

## Aron Appelfeld : le corps au défi du silence et de l'oubli

Mots clefs : Shoah, littérature, corps, Appelfeld, mémoire, témoignage

Les considérations actuelles sur le corps sont empreintes d'ambiguïtés. Elles oscillent entre la tentation de l'exalter et celle de le refouler. On annonce la libération du corps de la part d'une culture l'ayant auparavant occulté, mais on assiste en réalité à une approche technologique qui s'attache à en effacer la précarité constitutive. Le corps se fait expression de la toute-puissance individuelle dont on rêve d'éliminer la mortalité. Je voudrais montrer que le roman, en particulier celui de l'après-Shoah, peut constituer un espace où penser autrement le corps aujourd'hui. Ces romans sont les reflets les plus fidèles de la naissance et de la fragmentation du sujet moderne.

Aron Appelfeld appartient à la dernière génération des survivants. Dans son œuvre, le corps est pensé comme un lieu biographique, un reflet de la singularité de l'individu et de son existence. Il ne se laisse pas traiter de manière abstraite, mais appartient à la biographie des protagonistes. Les corps sont malades, blessés, affamés ou amputés, mais aussi riches de désirs et dépendants les uns des autres. Il s'agit du lieu où le sujet réalise son historicité et son destin.

Tout d'abord, le corps défie le silence et l'oubli : « la mémoire a des racines ancrées dans le corps ». Il garde la trace des événements, révèle le vécu des sensations et met en lumière les affects. Ainsi, il donne voix à la vie dans les ghettos. Appelfeld retranscrit, par exemple, sa marche forcée pendant deux mois. Le corps n'oublie pas l'épreuve, quand bien même la conscience ne se souviendrait de rien. L'expérience de la réalité dépasse l'imagination, c'est pourquoi il est impossible d'en rendre compte. Paradoxalement, exposer le vécu de manière crue le rend incroyable. C'est pourquoi il faut trouver les mots justes pour en rendre compte : « La guerre s'était terrée dans mon corps, pas dans ma mémoire. Je n'inventais pas, je faisais surgir des profondeurs de mon corps des sensations et des pensées ». La conscience se tait car elle butte devant l'impossibilité de donner des causes et des raisons à l'horreur, cependant le corps parle encore et donne naissance à la voix.

Ensuite, le corps possède un rythme temporel au sein duquel présent, passé et futur se confondent. La linéarité du temps est rompue car tout se manifeste en un instant dans chaque objet. Même si l'écriture organise les choses, tout reste co-présent dans le corps : « La peur n'est pas partie. Plus de cinquante ans ont passés et la même peur habite mes jambes ». La douleur empêche même de respirer, en dépit de la distance géographique et temporelle : « C'est incroyable, mais ce pieux est encore planté en moi. La douleur est récente ». Le corps est un réservoir d'images et de sensations. Il possède le savoir et la saveur qui imprime sa forme au récit.

Enfin, le corps est un espace d'ambivalences. Il est le lieu de la singularité, mais il est aussi peuplé d'autres corps. Ses parents, par exemple, existent encore à travers le corps du narrateur, révélant ainsi que la mort est un leurre: « la mort est une peur plantée dans nos corps comme un vieux clou rouillé avant de découvrir, le jour venu, qu'elle n'existe pas ». La vie des corps absents se poursuit à travers celle des corps vivants. Le corps est donc facteur de séparation, mais aussi de lien avec les autres. Il manifeste également l'ambivalence du sommeil et de l'éveil. Tout au long du récit, le corps exige le sommeil. Le narrateur en est le serviteur et obéit à cette injonction. Cependant, il est aussi maître de son corps lorsqu'il l'oblige à s'exercer. Ainsi, l'écriture authentique naît à travers le corps blessé et douloureux: « Les mots qui ne sont pas reliés à une souffrance ne sont pas des mots mais de la paille ». La blessure peut aussi être guérie par l'écriture. Elle constitue un combat contre soi-même, contre l'absurde et l'oubli. Les mots surgissent à la fois contre et grâce aux souffrances du corps.

Pour conclure, la racine des corps ne saurait être coupée. L'expérience du morcellement de l'existence (l'enfance, les camps, Jérusalem) provoque un décentrement et la cohésion peine à être dite. Cette situation rend difficile un récit linéaire de l'histoire. Cependant, l'écriture témoigne du contraire : elle permet une interprétation unitaire. Celle-ci ne se fait pas après coup, à la manière de la nécessité narrative de Ricoeur, mais s'installe à l'origine comme une racine enfouie dans le corps. L'écriture d'Appelfeld constitue alors un travail courageux pour écouter cette vie du corps.